

PREMIERE PARTIE

La liberté comme gourdin

I

Cette pègre qui se fait appeler élite

15 mars 2025, République fédérale démocratique de...

Un feuillet plié en deux, sans enveloppe et sur lequel on avait griffonné quelques lignes. Qui donc l'avait placé dans ma boîte aux lettres, et comment avait-t-on appris mon adresse, dans ce faubourg où je me terrais depuis des années ? Le message était laconique : *Les peuples sont sous la domination de clans qui font la loi - et les lois ; vous l'avez dit. Le temps presse. Dos au mur, nous avons besoin de chacun.*

Suivait une question : est-ce que j'acceptais de me *compromettre* ? Celui ou celle qui avait rédigé ce billet avait lu mes écrits, et retrouvé ma trace ; ces phrases, j'en connaissais le sens.

En signature, un pseudonyme : *Blondie*. Mais aucune adresse ni moyen de contact. L'auteur d'un tel message n'avait pas pu commettre un simple oubli.

En premier lieu, c'est de la peur que je sentis poindre en moi. Une sensation sourde, non pas focalisée sur un danger précis, mais diffuse, remontant de profondeurs lointaines. Je posai le feuillet déplié sur ma table de cuisine et lui tournai le dos. Mon attention se reporta sur la triviale priorité du matin, remettre en marche la cafetière. En emménageant, je l'avais trouvée dans un placard avec d'autres appareils vétustes ; j'avais craint qu'elle fût hors d'usage. Mais à peine branchée, elle avait cligné de son voyant rouge, et avait fidèlement travaillé jusqu'ici. Cette fois, elle ne s'était pas réveillée. Je tripotai la prise au fil raidi par les années, basculai plusieurs fois l'interrupteur de bakélite, en vain. Du café soluble ferait l'affaire.

Se compromettre... Ce mot terminait la dernière phrase de mon dernier chapitre, une manière d'affirmer que je n'entendais ni mettre tout le monde d'accord, ni arrondir les angles. Mais la publication du livre remontait bien à une douzaine d'années. A l'époque, j'avais la conviction qu'il fallait combattre à découvert, intellectuels et militants - rester debout. Dans le bruit de fond de notre monde, j'avais cru poser une conclusion nette. Mais un siècle avait passé, et depuis lors, voir clair m'était devenu immensément difficile. De mauvaises passes en mauvais sang et en désarroi, ayant épuisé de stériles débats avec moi-même, s'était installé dans mon esprit un écheveau de contradictions que je ne savais plus démêler, et qui tenait chez moi l'action en arrêt depuis longtemps, et même depuis toujours. Santé déficiente et existence de reclus, n'avais-je pas fini par devenir une sorte d'ectoplasme, une forme de vie diminuée - et cela en partie sur ma propre décision ?

Ma tasse fumante en main, je m'assis dans le fauteuil au coussin de velours enfoncé ; le toucher du tissu râpé était apaisant, avec sa familière odeur poussiéreuse. Cela faisait tant d'années que je m'étais tu, que je m'étais effacé... Reconstituer ce qui était arrivé, à quel moment les mots avaient été dépris de leur force et de leur raison d'être, comme des portes ôtées de leurs gonds et posées le long des murs, me l'expliquer, et peut-être me justifier à mes propres yeux, j'y avais renoncé. Du reste, j'avais renoncé à beaucoup de choses. Syndrome de fatigue, asthénie, dépression, aboulie, angoisse, puis autisme et

névrose, les médecins y étaient allés de leurs diagnostics et de leurs ordonnances – et donc, maladie il y avait. J'avais admis qu'ils en savaient plus que moi, et chacun d'entre eux plus que les autres ; va pour crise dépressive, décompensation, comme ils voudront.

oOo

Besoin de chacun, avait écrit « Blondie » - une formule usée. Cela signifiait-il même les vieillards, les malades, les ignorants, les incapables ? Tout cela était bien loin. Ecrire, je savais le faire autrefois, mais non agir. Je n'étais jamais sorti la nuit coller des affiches, ni crier des mots d'ordre. Du reste, mon corps ne se serait plus prêté à une bataille. Les cartilages de mes jambes, les organes dans mon ventre, manifestaient la nécessité de réparations qui ne viendraient plus. Me *compromettre*... Ma réponse serait irrévocablement négative. Si je vivais caché depuis toutes ces années - comme peut-être une autruche, croyant disparaître à raison de ce qu'elle ne voit plus -, ce n'était pas pour m'exposer aujourd'hui. Le système fonctionnait sans moi et malgré moi, en simulacres et mascarades sinistres, et cul par-dessus tête. J'avais longtemps cru que les plus déterminés avaient une chance de briser l'enfermement. Combien de temps m'avait-il fallu, trente ans ou plus, pour admettre que même dans ces assemblées où quelques centaines de personnes donnaient de la voix, clamaient des vérités, le compas était en fin de compte faussé ? On établissait d'irréfutables constats et on en écoutait l'écho, se satisfaisant d'avoir historiquement raison. Mais on tournait en cercle, reportant à après-demain toute perspective de victoire. Combien de fois avais-je infructueusement débattu avec ces théoriciens férus d'histoire ? Leur rhétorique avait la dureté inattaquable de la céramique, d'un artefact figé dans le temps. Les braves qui luttèrent dans la rue ou ailleurs, à découvert, qui faisaient front, subissant les coups, les menaces et les arrestations, se débattaient dans une dimension repliée sur elle-même, sans échappée.

Peu après la publication de mon dernier livre, au milieu de la tourmente, il m'avait semblé comprendre pourquoi nous avons été si pathétiques et impuissants alors que la marée montait sans cesse, ignorée de ceux-là même qu'elle allait submerger – mais cette fugitive clairvoyance m'avait depuis quitté.

Ce message griffonné avait effleuré en moi quelque chose d'enfoui. Mais cela n'allait rien changer. Ces bribes de mémoire, ces frémissements n'auraient pas de prolongement. Dans cette retraite commencée en me leurrant moi-même et dans la confusion de mon esprit, le découragement et la lassitude s'étaient peu à peu accumulés. Et puis avec l'âge cela avait dégénéré, par facilité et paresse, en une procrastination médiocre. L'ordinateur, la machine à écrire étaient froids et silencieux, le papier restait dans le tiroir. Mon esprit que je pensais réactiver par une mise au repos, s'était engourdi comme par une sournoise sénescence. Je n'étais plus qu'une forme diminuée de moi-même, *mis en veille* comme ces appareils qu'on éteint sans les débrancher.

Le faux café ne m'avait pas entièrement réveillé, après cette nuit sans véritable repos. Au moment où j'allais m'assoupir, la tête renversée contre le dossier, je perçus un chuintement, puis un gargouillis près de l'évier : la résistance de la cafetière, pour une raison inconnue, s'était remise spontanément à chauffer.

La matinée me sembla légèrement dérégulée, certains repères avaient subrepticement glissé. Le fil de mon temps, que je vivais au ralenti, s'entortillait et vrillait de façon inconfortable. La journée avançait cependant. Je m'absorbai dans mes habitudes mineures, laver des sous-vêtements, les suspendre ; rincer et trancher les légumes, les faire cuire. Après mon déjeuner, je sortis pour marcher le long des rues jusqu'au Grand-canal, malgré la pluie fine qui tombait par intermittences depuis l'aube, et presque tous les jours depuis le début de l'année. Dans la froidure humide, je me sentais un peu revigoré. Le vieillissement rend attentif à la réalité presque matérielle du temps, à son poids que l'on sent croître sur le corps et qui ramène à la valeur simple, essentielle, de chaque instant. Les péniches chargées de sable ou de gravier, qui glissaient avec indolence, chevaux fourbus et presque immobiles, me semblaient d'ordinaire en sympathie avec les paysages désenchantés du quartier, et je les contemplais longuement,

l'esprit apaisé. Cette fois, je ressentais une légère impatience. Je tirai le crayon que j'emportais toujours dans une poche, et, à l'abri d'une encoignure, je griffonnai sur un vieux ticket quelques mots, qui en rejoindraient d'autres dans mon tiroir.

De retour chez moi, je me réfugiai dans la demi-conscience de la lecture où je m'oubliais chaque jour pendant des heures. En fin d'après-midi, le message reçu émergea de nouveau dans le fil de mes pensées, mais je n'avais aucune envie d'y revenir ; je l'écartai comme on évite par superstition une pensée qui inquiète, espérant la voir se dissiper d'elle-même.

Au soir, je m'allongeai tôt sur le lit, m'enroulai dans deux couvertures, et le sommeil m'accueillit dans ses ténèbres.

oOo

Petit matin couvert de nuées lourdes de pluie. La nuit s'était effacée à regret dans le gris foncé du ciel, en y abandonnant des voiles d'obscurité. Nouvelle journée, et à cause de ce simple bout de papier reçu hier, très différente des autres.

Quelqu'un avait donc appris qui j'étais et où j'habitais, ce que je redoutais depuis le début. Or à y réfléchir, ce quelqu'un ne me menaçait pas, mais semblait plutôt vouloir m'enrôler dans une forme d'action. L'anxiété que j'avais ressentie la veille s'était calmée. Ce fourmillement de mon cerveau ressemblait désormais au fade et banal désir de *savoir* – simplement savoir qui était l'auteur de ce message qu'on m'adressait.

Je pleure un monde mort ; mais moi qui le pleure, je ne suis pas mort.
(Pier Paolo Pasolini, *Poésie à Carsara*)

Je me contentais des livres qui, chaque jour depuis dix ans et plus, me tenaient lieu de vie. Ma bibliothèque était chargée jusqu'au plafond, et des piles de volumes encombraient la cuisine, j'avais de quoi tenir encore très longtemps. Il est possible de subsister en vase clos si l'on dispose d'aliments, d'eau, et surtout de textes - n'importe lesquels : romans ou légendes, philosophie ou histoire, essais ou poésie, cela fait tout aussi bien l'affaire que la *vraie vie* à quoi aspirent les êtres sains. L'esprit réclame parfois davantage, mais le mien n'était pas exigeant. Ces ouvrages datant de plusieurs décennies ou de siècles entiers s'étaient détachés de leur époque, et leur matière restait neuve. Par comparaison, mes notes prises au jour le jour étaient ineptes, et à les relire, mon attention se perdait.

Ma fenêtre donnait sur un mur aveugle, celui d'un immeuble en travaux. Si je me penchais vers la droite, la rue des Forges rencontrait un espace borné par des façades disparates, et qui n'était pas vraiment une place. Sur cette zone sans végétation ni trottoirs, débouchaient quatre rues au goudron rapiécé. Une plaque d'émail solitaire, scellée sur un muret, indiquait « Square des Maraîchers », survivance d'un passé agricole qui donnait son nom au quartier. Sur la moitié de sa surface, on marchait sur la terre battue, devenue de la boue par ce temps pluvieux de mars. Dans la partie tournée vers le nord, plus froide à l'ombre des bâtiments, se pratiquaient des transactions et trafics, autour de trois bancs tailladés de graffitis, et de quelques plots en ciment. Dans ce quartier situé sur la rive est de la capitale, les locataires payaient des loyers à la mesure de leurs maigres moyens, grevés par ce qui ne figurait pas au contrat, installations électriques délabrées, chaufferies défaillantes, murs écaillés. Parmi ces familles originaires de pays parfois lointains, il régnait un équilibre, une entente muette, celle d'êtres qui ne se connaissaient pas mais, s'étant observés et flairés, présumaient peut-être appartenir au même peuple des Terriens. J'aimais à penser qu'on s'y réfugiait comme en zone neutre, puisque dans les rues situées en hauteur, *en ville*, sur la

rive ouest du canal, tous n'étaient pas bienvenus. Encore ce quartier n'était-il pas celui des plus pauvres. Au-delà, se dressaient les immeubles des cités périphériques, Barians, Altimont, Randemals, ces faubourgs éloignés du centre et où des alignements de parallélépipèdes semés de quelques arbres abritaient des milliers d'habitants aux horizons rongés par le dénuement et la promiscuité. Plus loin encore, une zone autrefois rurale se couvrait de baraques d'aggloméré et de tôle, des bidonvilles qui ceinturaient presque entièrement la rive est. On avait inventé pour cet arc de vies perdues une appellation cache-misère : les Territoires en Développements. Il fallait, dans la langue politicienne, des pluriels pour transformer la réalité. Là survivaient au jour le jour des travailleurs sans emploi ou clandestins, des familles dans le dénuement, des personnes handicapées, des mineurs à l'abandon. Les sous-traitants du bâtiment et des travaux publics y recrutaient des manœuvres corvéables à merci, hommes, femmes, adolescents, pour réaliser leurs chantiers au moindre coût.

On en était arrivé ici au même point qu'ailleurs dans le monde, où des politiciens s'étaient approprié les leviers du pouvoir avec comme alliés et donneurs d'ordre les groupes d'intérêts habituels, industriels et financiers. La République fédérale était née de rapports de forces et de combinaisons entre des puissances voisines, France, Pays-Bas, Allemagne et d'autres, qui s'étaient arbitrairement partagé des territoires, comme autrefois des pans entiers de plusieurs continents. Le pays avait été dès sa création morcelé en sept régions, dont une était la capitale, traversée par le Grand-canal desservant la zone portuaire. Les frontières des six autres - Amber, Brisa, Crest, Hodern, Quintamer, Virgan, étaient censées correspondre à une spécialisation en zones agricoles, industrielles et minières. Usines, villes nouvelles, voies de circulation avaient organisé la vie en fonction de cet impératif, entraînant des transferts de populations à la recherche d'un travail là où il pouvait se trouver. En cela le pays ne différait pas du reste de la planète, fragmentée elle aussi au fil des confrontations politiques, militaires, ou économiques entre nations rivales.

Les paragraphes que je relisais depuis le matin sans les comprendre, dans un recueil auquel manquait la couverture, n'étaient qu'un moyen de différer la vérification de ma boîte aux lettres. Même lorsqu'on ignore la nature de l'événement à venir, et si l'on n'en attend rien de particulièrement bon, connaître ce que sera la suite de nos jours, ou seulement le jour suivant, est un étrange aimant qui attire l'esprit.

En descendant l'escalier aux marches en béton, où l'air restait toujours humide, je frissonnai. Des mots d'autrefois me revinrent à la mémoire : *Afin de poursuivre l'œuvre humaine, nous devons combattre avec toutes nos forces : notre esprit et notre corps, nos mains, nos yeux, notre souffle.* Je n'avais rien su faire d'autre que l'écrire. Or la ville était cernée, et même déjà investie. L'homme cannibale était là. Les mots pour l'arrêter avaient été distordus, affaiblis, les idées, défigurées, jusqu'à rendre impossible de les dresser en barrages. N'avait-on pas déjà tout dit et écrit... Était-il plausible que cette "Blondie" eût répondu à mon texte oublié depuis longtemps, par ce message sibyllin maquillé d'un faux nom ?

Moi aussi, je me dissimulais, ayant dû inventer un mode d'emploi pour cette existence de fuyard. Mon compte bancaire était dormant, je n'y touchais plus. La petite provision d'espèces accumulée autrefois par crainte du manque, et que je serrais dans une vieille boîte, était épuisée. Il me semblait que j'avais toujours vécu dans la crainte d'un malheur. Je survivais *a minima* sur les menus droits d'auteur de livres écrits dans une autre vie, pour une collection à bon marché.

Sur une photocopie de mon passeport, où le patronyme figurait en majuscules, j'avais masqué la première lettre de mon nom, qui était devenu OLTJ, au lieu de SOLTI, prénom : Viktor. Ce document falsifié m'avait permis de faire rétablir l'électricité dans le studio. Ma première facture d'abonnement, libellée à mon adresse du 9 rue des Forges, avait à son tour servi de justificatif pour la ligne téléphonique. Cette identité d'emprunt avait résisté jusqu'à présent. De multiples réseaux et bases de données enregistraient bien sûr nos déplacements, nos communications, nos achats. Mais on avait encore le droit – étroite faille dans la législation – de payer en espèces aux administrations. Mon double imaginaire réglait ainsi furtivement mes consommations domestiques.

Personne ici ne me connaissait, on ne m'accordait aucune importance. Tapi comme un rongeur au milieu des herbes, l'ouïe et la vue en alerte, je pouvais me croire presque tranquille. Ce bout de papier que j'aurais dû froisser et jeter représentait une brèche, un minuscule éboulis dans mon abri précaire.

Ma boîte aux lettres, la dernière dans l'étroit couloir du rez-de-chaussée, était presque toujours vide, hormis les plis publicitaires adressés à celui dont j'avais inventé l'existence. Des automatismes proposaient des produits en couleurs à un personnage fictif. Ce faux nom sur les enveloppes me rassurait, cet inconnu qui vivait à ma place faisait écran pour me protéger.

Mais depuis la veille, le boîtier en tôle avait acquis une importance nouvelle ; ce matin-là, il semblait dire : *ouvre-moi*. Et en effet, un autre feuillet y reposait, écrit de la même main que le premier. Il contenait cette fois des instructions, un signal à utiliser si je voulais répondre au premier message : fermer tous mes volets vers cinq heures du soir, et attendre. Cette complication me parut futile. J'avais tenté de disparaître, démissionnaire du monde, silencieux depuis des années, mais enfin on m'avait retrouvé. *Si on veut me parler qu'on le fasse*.

oOo

J'avais écrit autrefois une ébauche de récit :

Des êtres humains, adultes et enfants, sont égarés dans une région inhospitalière. Certains sont malades ou handicapés. Cherchant nourriture et abri, ils parviennent à une formation rocheuse escarpée. Au sommet pousse une végétation abondante. Les plus agiles escaladent la pente : là-haut, ils trouvent des arbres aux fruits comestibles, une grotte pour s'abriter et un filet d'eau qui coule entre les pierres. D'en bas, ceux qui sont incapables de grimper observent les autres avec envie.

A partir de ce moment l'histoire se divise en deux vérités : dans l'une, les valides redescendent et aident les plus âgés, les malades et les enfants à accéder au sommet. Il y faut des efforts, on s'y met parfois à deux pour les porter, mais ensuite la faim ni la soif ne sont plus un problème pour quiconque.

Dans la seconde version du récit, aucun de ceux qui sont parvenus au sommet ne redescend :

« - Il nous a fallu peiner pour obtenir à manger et à boire. Les autres n'ont pas essayé, ou pas réussi, devrions-nous dépenser des forces pour eux ? »

L'humanité s'était lentement frayé un passage à travers animalité et conscience, obscurité et savoir, cheminant vers la civilisation. Il avait fallu des millénaires de lutte pour commencer seulement à accomplir notre devenir, entravé de régressions, de batailles perdues, de chemins trompeurs, au risque permanent de retomber dans l'ornière. Or les plus vigilants, les plus *intranquilles*, avaient dû constater douloureusement ce qui échappait à la plupart. Dans les cent mille ans et plus de sa lente geste¹, l'être humain, avait été, au cours de son avancée, leurré et fourvoyé, ses propres forces retournées contre lui par une sorte de pègre en col blanc - osant se faire appeler élite - qui savait ce qu'il avait bâti de plus précieux.

Pour me compromettre, il était trop tard. Mon existence rudimentaire, obscure, je m'y étais au fil du temps habitué, au fur et à mesure que l'anxiété diminuait. Après tant d'années, je me trouvais installé dans une forme de complaisance envers moi-même. La tentation de rester dans ma tanière l'emportait depuis longtemps sur la curiosité de savoir ce qu'il en était au-dehors. Peut-être était-il préférable de ne pas connaître le visage de celui ou celle qui m'écrivait. Personne ne m'obligeait à ouvrir ma porte, à écouter qui que ce soit. Je n'étais plus disponible pour ces proclamations énoncées tant de fois sans résultat, cette marche sur place. Même si j'évitais autant que possible de penser à l'épuisement de mon temps, celui que j'étais devenu à soixante-dix ans largement passés accusait sévèrement la fatigue, l'usure.

¹ Long récit de l'histoire d'un groupe, d'un peuple ou d'un individu (*Note de l'éditeur*)

Pour ne pas dépérir trop vite, je m'astreignais à un minimum d'exercice physique. Chaque jour, je déroulais sur le sol une fine carpette de caoutchouc où, comme un détenu, j'exécutais quelques mouvements qui s'étaient inscrits dans ma mémoire alors qu'adolescent j'observais mon père vieillissant pratiquer son quart d'heure de gymnastique, discipline modeste et immuable, en écho à une jeunesse sportive.

Dans les escaliers de l'immeuble, dans la rue, il était facile de passer inaperçu. Ne regarder personne dans les yeux, s'en aller tête baissée, ou regard au loin. A peine si j'avais aperçu de temps à autre un sourire qu'on m'adressait, peut-être parce que je ressemblais à un autre, certainement pas pour ma faible notoriété, depuis longtemps éteinte. D'ailleurs j'avais une tête à faire fuir n'importe qui. Par maladresse, j'avais fendu le seul miroir de mon logement, celui du cabinet de toilette, puis un morceau s'en était détaché, et il n'en restait qu'un triangle irrégulier. Il avait au début servi à me raser, à des occasions qui s'espaciaient de mois en mois. Cheveux et barbe désormais gris et blancs restaient en friche, recevant de temps à autre un coup de tondeuse. La prise électrique ne tenait plus dans le socle mural. Je devais la maintenir d'une main en opérant de l'autre, avec un résultat aléatoire. Je ne voyais plus ma silhouette ni ma figure dans les vitrines. Ma tête, d'ailleurs, m'avait toujours déplu, visage long de jeûneur triste et désormais encore plus maigre, front trop vertical, nez aigu, et ce regard dur, sourcils froncés, inutilement scrutateur. Ne pas me voir, c'était presque disparaître, m'effacer encore davantage. Je savais bien que ce qui ne sert pas s'atrophie, les muscles comme le cerveau. Plus je me réfugiais dans les livres, plus je cherchais à me persuader que mon renoncement n'était pas une capitulation totale, mais s'était en somme partiellement mué en appétit de connaissance. Il me semblait en tous cas que la justesse, la beauté lumineuse de certains textes soutenait mon esprit par une alchimie secrète qui me procurait un semblant de résilience.

(...) il n'y a chez eux aucun patrimoine, tous les biens sont communs à tous. Ils vivent sans roi ni gouverneur, et chacun est à lui-même son propre maître (...) Ils n'ont ni temples, ni religion, et ne sont pas des idolâtres. Que puis-je dire de plus ?

(Amerigo Vespucci, *Mundus Novus*, 1503)

Comme en un rituel, j'aérais mon logis chaque matin pendant un quart d'heure. Il faisait le plus souvent gris en cette saison, et la température baissait de semaine en semaine. Mais la pluie avait cessé la veille au soir. Dans la rue, devant une entrée d'escalier, on avait déposé tôt le matin quelques meubles, exposition insolite sur le trottoir mouillé : deux fauteuils au rembourrage défait, une bibliothèque en bois jaune où manquaient des étagères, un lampadaire et deux cartons d'objets en vrac. La chose n'était pas rare, *expulsion sous contrainte d'urgence*, en jargon judiciaire. Le futur logement sera trop petit, ou il n'y aura plus de logement du tout ; un tri s'imposait avant de partir pour une provisoire et incertaine destination. Comme dans un exode en période de guerre, on abandonnait derrière soi ce qui ne tenait pas dans la camionnette, après avoir tenté d'en tirer trois sous, infimes richesses qu'il faudrait oublier.

En refermant la fenêtre, je ressentis au creux de moi-même une nervosité vague que je ne pouvais m'expliquer. Je sentais monter de nouveau, un peu comme une sensation de faim, cette envie de savoir qui déjà m'avait effleuré - savoir qui au monde pouvait bien *venir me chercher*.

Peu après cinq heures du soir, alors qu'il faisait encore jour je me décidai à baisser mes volets, comme le proposait le second billet. Je ricanai intérieurement ; le procédé paraissait simplet, d'une furtivité désuète. D'ordinaire, nul sans doute ne scrutait les façades, dans ce quartier égaré, qui formait une cité de bâtiments hétéroclites en béton et en briques. On y dormait ou on le traversait. Il abritait peu d'activités visibles, deux ou trois épiceries qui vendaient de tout, des grossistes, un bureau de tabac, des hangars en tôle désaffectés ou squattés, et quelques ateliers d'artisans, dont un petit garage où deux ouvriers en

cottes violettes maculées, s'escrimaient sur des voitures à demi désossées. Mon logement d'une pièce avec cuisine et cabinet de toilette était en forme de L, dont la petite branche délimitait une alcôve abritant le lit. Il se trouvait au troisième et dernier étage d'un immeuble vétuste à la façade revêtue d'un enduit vert délavé. Le toit frappé de soleil en faisait une étuve les jours de grande chaleur, mais durant l'hiver mon unique radiateur s'avérait au contraire insuffisant.

Le soir approchait. Les volets clos avaient plongé l'appartement dans la pénombre, bien que j'eusse laissé quelques centimètres de jour. J'allais bientôt voir à quoi ressemblait Blondie, et savoir ce qu'elle - ou *il* - me voulait. En me faisant couler une tasse de vrai café, j'éprouvai une sorte de gratitude envers l'antique machine et sa méritoire longévité.

Il me restait à attendre, ce que je savais faire. D'ailleurs, j'avais à penser. Depuis le matin, mon esprit brassait des réflexions peu claires. S'agissait-il d'un de ces minuscules partis que j'avais connus, prônant un renversement de tous les pouvoirs ? Que pouvaient-ils espérer ? Où donc avaient-ils discerné la moindre probabilité de succès ? Et quelle idée saugrenue, de solliciter un déserteur.

J'avais bel et bien abordé le sujet sous diverses formes, mais le public m'avait depuis longtemps perdu de vue, et j'y avais contribué en m'esquivant sans laisser d'adresse. Mon dernier livre, *Le Manifeste de l'être humain*, était sans doute désormais complètement oublié. C'était ce roman qui dès sa publication m'avait précipité dans les ennuis. Cette fiction ne pouvait pas être si brillante ou si réaliste qu'on pût la confondre avec une incitation à un coup de force. Pourtant, un journaliste avait fait mine de le croire : *tract anarchiste et insurrectionnel*, avait-il affirmé, *incitation au crime*. Une telle lecture était peut-être à la rigueur possible, mais à strictement parler, ce n'était pas ce que j'avais écrit.

Conséquence ou coïncidence, la justice s'était peu après saisie de mon cas, et de mon livre. L'un des chefs d'accusation reposait sur ce chapitre où un personnage affirmait qu'un parti révolutionnaire ne disposant pas d'effectifs armés était un félin privé de griffes et de dents, condamné à mourir d'inanition, ou pire, dans la cage d'un zoo. Qu'en conséquence, tout groupe résolu à renverser le rapport de forces devait se donner de tels moyens, et sa main ne devait pas trembler au moment de porter le fer dans le combat.

Atteinte aux valeurs démocratiques, provocation à la violence insurrectionnelle, mise en danger des intérêts vitaux de l'Etat... une phraséologie opportunément vague avait pénétré les textes de loi, facilitant l'arbitraire - comme un sirop infuse dans une pâtisserie et l'imbibe, amollissant sa consistance. Ainsi le procureur m'avait signifié que l'incitation à la violence contre l'Etat était flagrante, et mon texte, illégal. Je m'étais débattu durant les quelques semaines de procédure, sans qu'aucun journal ou politicien censément progressiste ne fît mine de me soutenir. Selon mon avocate, je risquais de quatre à huit années de prison. Malgré ses requêtes au tribunal, sur des vices de forme susceptibles de bloquer les poursuites, j'étais passé en jugement. A l'audience elle avait malencontreusement improvisé en invoquant des références historiques qui posaient l'insurrection comme un droit et un devoir contre l'injustice² - ce qui n'avait fait que renforcer les accusations sur la nature de mon livre. Huit ans de détention avaient été requis et le juge, considéré comme étant rigoriste, allait certainement entériner cette peine disproportionnée.

Cependant, pour une raison inconnue, à la date prévue aucun verdict ne fut rendu par le tribunal. Erreur administrative, ou manœuvre destinée à me tenir en respect tout en évitant de provoquer l'opinion ? Je n'en savais rien. J'avais reçu une notification écrite de ce que je savais déjà : *inculpation pour faits graves attentatoires aux principes fondamentaux... provocation à l'insurrection, etc.*, puis une mise en demeure de me tenir à disposition pour exécution de jugement - coups de semonce d'un système qui affirme son pouvoir. Ensuite, plus rien. Depuis le début de la procédure, je m'étais tenu en retrait. Tout un chacun pouvait penser qu'on m'avait maté sans même m'avoir condamné ; mon silence attestait de la réussite de la manœuvre, puisque je m'étais tu. En tous cas, bien que la procédure parût provisoirement figée, la menace de cette sentence était suspendue au-dessus de moi et elle serait exécutée tôt ou tard.

² « Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple, et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs » (*Constitution de la première république française ; Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, 1793*)

Peu de temps après le procès, ce roman avait attiré l'attention hors du cadre judiciaire. De mon récit de fiction, certains avaient extrapolé un programme politique – donnant en somme raison au procureur. Dans un contexte social qui se détériorait après d'interminables grèves infructueuses, certains travailleurs désorientés, épuisés par les confrontations, s'emparaient de nouveaux mots d'ordre dans une atmosphère exaspérée. Des phrases et idées tirées de mon texte, utilisées dans des tracts de propagande révolutionnaire, et répétés dans des meetings, s'étaient lestées d'un poids inattendu et avaient servi d'adjuvant à la colère. A l'entrée en vigueur d'une augmentation des taxes, de puissantes manifestations avaient eu lieu. Le gouvernement y répondit en interdisant par décret deux petits syndicats ouvriers accusés d'organiser des émeutes, et en arrêtant plusieurs avocats suspectés de complot. Dans les jours qui suivirent se produisirent des violences ; on incendia une préfecture, des bureaux du fisc fédéral et de la douane furent saccagés. Il y eut des *troubles*, comme disait la presse, en partie provoqués. Or rien n'était *trouble*, les faits au moins étaient clairs, une fraction de la population se soulevait, une autre exigeait qu'on rétablît l'ordre. La répression s'intensifia. Ce fut comme si une barrière s'était levée, ou comme lorsqu'une première pierre lancée sert de signal à un lynchage. De nouvelles manifestations se heurtèrent à des contre-manifestants, emmenés par des milices illégales mais tolérées par le pouvoir, et habituées de l'intimidation et des violences. Elles avaient cité mon nom avec d'autres, avaient agressé des militants syndicaux, exigeant l'arrestation des *activistes anarchistes* et des *meneurs*. La situation était devenue très instable. Je fus la cible d'insultes, puis de menaces précises, qui se voulaient effrayantes, dissuasives, et le furent. On savait mon adresse, mes habitudes. Je crus y voir la signature de services spéciaux capables de coups inavouables.

S'ajoutant à l'ombre inquiétante du jugement qui surviendrait inéluctablement, cela en faisait trop. Il me vint à l'idée de m'abriter dans un lieu sûr : le studio où mon père avait vécu durant quelques mois à la fin de sa vie. Il lui avait été prêté par son syndicat qui possédait quelques logements anciens, loués pour presque rien à des travailleurs en difficulté. Celui-ci, jugé en trop mauvais état pour être occupé, était désaffecté. Mon père avait réparé les robinets, remplacé la cuvette des toilettes, posé tant bien que mal quelques fils électriques et s'en était contenté. J'en avais reçu un jeu de clés - *en cas de malheur*, m'avait-il dit. Le malheur était arrivé, trop vite. Je retrouvai les clés dans un tiroir. Ce studio était resté inoccupé, sans doute même oublié. Une nuit, j'avais emballé quelques affaires et quitté mon domicile pour ce nouveau logis où nul ne me chercherait. La révolte sociale s'était ensuite peu à peu calmée, contenue comme à chaque fois par un dosage de décrets, d'arrestations, de promesses et de mensonges – pour moitié bâton, pour moitié os à ronger.

oOo

Cette attente d'un ou d'une Blondie inconnue se prolongeait, mais j'étais patient. Je revivais les circonstances qui m'avaient conduit à me claquemurer. Quitter mon domicile sans laisser d'adresse m'avait paru, en dépit de la naïveté de la manœuvre, une manière de me soustraire temporairement au danger. J'avais escamoté ma personne publique. En exfiltrant de son domicile *le dénommé* qui était moi-même, j'espérais dévier le cours des choses, comme on jette une pierre dans une mécanique pour l'enrayer. J'avais rompu tout contact avec mon entourage, après avoir envoyé quelques brefs messages d'explication : un frère et une sœur sur un autre continent, et qui sans le dire m'avaient tenu à distance depuis mes derniers écrits ; des amis d'occasion pour qui je n'existais que peu ou pas entre deux coups de téléphone. Au fil du temps j'avais vu ces proches se conformer à un même moule, résignés et devenus sourds à mes convictions. J'avais renoncé à me manifester, étant à la longue devenu pour eux un importun. Ma compagne d'autrefois, Clara, femme et maîtresse tout ensemble, et amie aussi, n'existait plus que perdue pour moi, douleur et désillusion mêlées, une cicatrice qui ne s'effacerait jamais. Quant à la maison d'édition Asparini qui m'avait édité, elle était alors en voie de faillite. Même si rompre ces liens

déjà relâchés était au fond peu de chose, un mélange d'anxiété et de tristesse m'avait envahi dans les premiers temps. Par précaution, je n'avais donné aucune adresse à personne. Mais je doutais de l'efficacité de cette manœuvre de faux exil, et je guettais le moindre signe d'un danger. Téléphone, boîte aux lettres, et aux alentours de mon entrée d'immeuble, partout une menace pouvait surgir. Un soir, remarquant deux hommes en blouson postés au coin de la rue, je m'étais réfugié pour la nuit dans un hôtel miteux. Au petit matin, rassuré par le soleil, je m'étais peureusement faulfilé au long des trottoirs déserts, jusque chez moi.

Au moins, j'évitais de gémir sur mon sort. Je m'étais cloîtré, évitant même écrans et journaux, fermant les yeux et les oreilles comme dans un sous-marin en plongée. Cet isolement m'avait pour une part soulagé, en me soustrayant aux bruits de fond de la vie ordinaire : bonimenteurs en radio et en vidéo, publicités aux voix insinuantes et mielleuses, vérités falsifiées. Cette bouillie qui emplissait les oreilles et le crâne dès qu'on baissait la garde de guerre lasse, je m'en étais sevré par la force des choses.

Cette singulière situation de reclus m'avait fait souvenir de ce roman d'anticipation dont le héros, un certain Muller, vit - nous apprend le narrateur - *depuis neuf ans dans le Labyrinthe*, sur une planète où il s'est volontairement mis à l'écart de tous³. Mon cas s'apparentait peut-être à celui-là, quoique de loin. Car la situation du personnage est très singulière : une puissante émanation, de nature étrange, ni olfactive ni chimique, ni d'aucune sorte connue, éloigne implacablement de lui tous les autres. Dès qu'on l'approche, une nausée vous saisit, de plus en plus pénible, et insoutenable à proximité immédiate. Je connaissais certains des défauts qui m'avaient fait ce que j'étais, mais je n'étais pas assez orgueilleux pour penser être victime d'un mal aussi étrange. On m'avait reproché d'être triste, sceptique, de mettre les autres mal à l'aise, y compris les plus bienveillants, sans jamais me dire clairement par quel mécanisme je réussissais ce sabotage social – ou peut-être n'avais-je pas d'oreilles pour l'entendre.

Quant à écrire, il n'en était plus question ; cela aurait exigé au moins un peu de ces forces que j'avais perdues en chemin ; un travail de tailleur de pierres, à la recherche de ce qui me restait à imaginer et qui en aurait valu la peine. La confiance nécessaire m'avait quitté. Ne me restaient que les pages écrites par d'autres, romanciers, penseurs et poètes dont les phrases me tenaient compagnie chaque jour, et me soutenaient dans les heures de faiblesse.

Mon nouveau statut ressemblait à une assignation à résidence, ou plutôt à celui d'un malfaiteur acculé dans sa planque. Je ne restais pas devant les fenêtres, craignant qu'on m'aperçoive depuis la rue. Je me retenais de faire du bruit, bien que mes voisins eussent l'habitude de parler si fort qu'ils semblaient à moitié sourds. Malgré tout, après quelques mois, mon anxiété avait commencé à décroître. Le dernier médecin que j'avais consulté semblait plus désespéré que moi-même, hésitant, écoutant mon cœur, palpant mon ventre, avant de me prescrire des examens que j'avais déjà subis, du repos, et des distractions. Peut-être fallait-il se résigner à être moins qu'avant, ne conserver qu'un for intérieur réduit à l'essentiel. Il suffisait en somme de rester coi, et cesser de prétendre interpellier le monde. J'aurais pu être un bois flotté, roulé sur le rivage et qui se dessèche, effrité par le temps. Je m'étais presque effacé de ma propre personne, aplati comme lorsqu'on laisse passer en se collant au mur une cohorte de gens pressés qui ne vous remarquent même pas.

³ *L'homme dans le Labyrinthe* (Rober Silverberg).

« Muller vivait depuis neuf ans dans le labyrinthe. Maintenant, il le connaissait bien. Il savait ses pièges, ses méandres, ses embranchements trompeurs, ses trappes mortelles. Depuis le temps, il avait fini par se familiariser avec cet édifice de la dimension d'une ville, sinon avec la situation qui l'avait conduit à y chercher refuge. »